
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 7 (1979)

DOI: 10.11588/fr.1979.0.49845

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Hans Ulrich GUMBRECHT, *Funktionen parlamentarischer Rhetorik in der Französischen Revolution. Vorstudien zur Entwicklung einer historischen Textpragmatik*, München (Wilhelm Fink) 1978, 165 p.

L'intérêt de cet ouvrage se manifeste d'emblée dans l'originalité de son propos: appliquer au discours révolutionnaire les méthodes d'analyse de la nouvelle rhétorique afin de déceler, derrière sa finalité apparente, son objet réel et ses motivations profondes, ce qui implique l'intention de traiter la littérature politique dans une perspective méta-historique (qui peut d'ailleurs éclairer l'histoire plus efficacement que celle qui la lui subordonne).

Toute rhétorique étant la recherche d'un consensus qui ne s'impose pas par sa propre évidence, celle de la Révolution suppose par surcroît une obligation d'agir, une urgence qui pèse dramatiquement sur les argumentations développées (sur ce point, l'auteur complète les vues de Perelman-Olbrechts par celles de Blumenberg).

Après une introduction théorique qui aurait gagné à être allégée, l'auteur centre sa démonstration sur trois exemples: le projet d'«Adresse au Roi» de Mirabeau (16 juillet 1789) et sa discussion à l'Assemblée Nationale; le discours de Robespierre et la réplique de Vergniaud (28-31 décembre 1792) sur le sort de Louis XVI: enfin, la rhétorique épideictique sur la mort de Marat (juillet-septembre 1793).

Il s'agit, on le voit, de moments-clés de la Révolution, mais le regard de l'auteur s'attache davantage à ce que les propos des protagonistes sous-entendent ou cachent qu'à ce qu'ils manifestent. De là procède d'ailleurs la fécondité de la méthode fonctionnelle-structurale qu'il a adoptée.

Dans le premier cas, qui fait suite au renvoi de Necker, il s'agit de créer le consensus sur une motion de méfiance où l'allégeance ouverte au Souverain déguise la volonté de contrainte et ne sauvegarde les apparences de la liberté que pour mieux figer le Roi dans une attitude de sollicitude paternelle. De sorte que le remerciement anticipé n'est lui-même que le rappel à peine occulté de l'obligation d'agir dans le sens voulu par les libéraux de l'Assemblée. Dans cette vision idéalisée, le bon Roi et le bon peuple n'ont pour ennemis que les «perfides ministres» dont il faut donc se débarrasser au plus vite.

Deux remarques à ce propos. La première est d'ordre méthodologique: peut-on mettre sur le même plan un *discours* et une *adresse* rédigée en forme de supplique, et à laquelle on ne saurait appliquer le critère de l'urgence très justement invoqué par l'auteur? La seconde touche à la réception de ce message codé: il s'agit ici d'un jeu parfaitement compris par les deux parties, auquel personne ne croit, et qui ne sert qu'à «habiller» le discours réel. En fait, rien ne prouve que l'*Adresse* ait eu un effet pratique (quoi qu'en dise M. Gumbrecht p. 52) et le renvoi des nouveaux ministres peut avoir été la suite logique des rapports de forces et des supputations tactiques. Il ne faudrait pas vouloir trop tirer d'un seul texte, isolé de toutes ses connotations.

La discussion de l'«Adresse» de Mirabeau est peut-être plus éclairante. On y voit l'orateur renoncer à la recherche de l'unanimité et se satisfaire d'un consensus majoritaire. L'absence de moyens de pression l'accule nécessairement à ce repli.

Le second discours porte sur l'exécution du Roi, et en profondeur sur le recours au référendum. Selon M. Gumbrecht, c'est au cours de ce débat que Jacobins et Girondins commencent à se comporter en groupes, ou en clans. Les députés se sentent collectivement responsables d'intérêts précis; on passe de la discussion individuelle à la lutte entre groupes pour le pouvoir. Les meilleurs orateurs vont se forger une image publique et y adhérer de façon cohérente, ce qui entraîne de fréquentes explications rétrospectives.

L'étrange, en l'occurrence, est la victoire momentanée des Girondins. Mais on ne peut oublier qu'ils représentent le parti de la paix (voir p. 149), qu'ils défendent une conception pluraliste de la liberté, et qu'ils appellent à la souveraineté populaire (il n'est pas exact d'écrire, comme M. Gumbrecht, p. 72, que les Girondins prétendent représenter l'ensemble du peuple français). L'habileté de Robespierre sera d'enfermer les Girondins dans l'antithèse vrais patriotes contre ennemis du peuple, de fabriquer le concept de «vrai» peuple, et d'exalter sa propre position minoritaire en postulant que «la vertu fut toujours en minorité sur la terre». Le Jacobin protège le peuple contre sa propre faiblesse (qui en fait «la dupe des fripons») et rejette le recours à la nation comme le germe de la guerre civile. Ainsi, les factions sont en place, et la voie ouverte à la dictature.

C'est à la naissance du mécanisme implacable de la Terreur que l'on assiste dans les proclamations et les motions suscitées par l'assassinat de Marat. Victime promue au rang de martyr, sa mort justifie l'élimination de ces ennemis (qui sont aussi ceux du peuple).¹ La liberté devient suspecte: elle «n'est pas de dire ce qu'on pense, mais de penser et de faire le bien» (p. 117) et la Terreur est ainsi justifiée moralement.

C'est dans l'analyse du discours épideictique comme cérémonial de groupe (au sens positif) et comme manœuvre d'intimidation (au sens négatif) que l'ouvrage de M. Gumbrecht révèle le mieux la pénétration de ses vues et la fécondité de sa méthode. Sans doute l'auteur, entraîné par son sujet, accorde-t-il une importance excessive aux effets concrets de cette rhétorique, mais on ne saurait assez souligner l'intérêt d'un livre qui sort des sentiers battus et ouvre d'attachantes perspectives sur une étude plus développée de la littérature politique. Seule la lourdeur de la forme et une certaine propension à la redondance atténuent le plaisir qu'on prend à sa lecture.

Roland MORTIER, Bruxelles

Georges CASTELLAN, *Une Cité provençale dans la Révolution: chronique de la ville de Vence en 1790*, Paris (Flammarion) 1978, 8°, 316 S., 1 Kt.

Ogleich die Französische Revolution in erster Linie von den städtischen Zentren ausging und getragen wurde, besitzen wir bis heute weder eine befriedigen-

¹ M. Gumbrecht aurait dû citer, dans ce chapitre, l'étude de Fr. BOWMAN sur «le Sacré-Cœur de Marat».